

FABRICE DEBARQUE EN PROVENCE

La libération de la Provence en août 1944 a commencé avec le débarquement sur la côte entre Saint-Tropez et Saint-Raphaël. Cette opération débute le 15 août 1944, à l'aube ; elle concerne d'abord et avant tout les troupes françaises qui ont composé le C.E.F¹ en Italie et les Américains du général Patton.

Le débarquement a été précédé d'une longue préparation qui a commencé en Italie. Quand ? Le général Eisenhower rappelle qu'à Téhéran (fin 1943), les Alliés ont prévu que le débarquement aurait lieu d'abord en Normandie, ensuite dans le Midi de la France. Le C.E.F. comptait plusieurs divisions dont la 1^{re} Division Française Libre commandée par le général Brosset. Celle-ci avait participé, pour une grande partie de ses régiments, aux opérations de Tripolitaine et de Tunisie en 1943 : de Tunisie, elle avait été envoyée en Italie au printemps 1944. Avec différentes divisions françaises, en fait constituées d'hommes venus d'Afrique du Nord, elle avait participé aux opérations en Italie, depuis le Garigliano jusqu'à Sienne. Cette division comprenait plusieurs régiments et escadrons, parmi lesquels le 1^{er} Escadron du Train ; dans celui-ci trois compagnies de transport et une compagnie-atelier de réparations : chaque compagnie possédait 3 sections de 21 camions chacune.

J'avais la charge d'un camion, comme conducteur de 2^e classe, ma vision est donc bien celle de Fabrice à Waterloo, mais d'un Fabrice actif et participant aux différentes opérations dans lesquelles la 1^{re} Division Française Libre était engagée. Ma tâche de conducteur était de transporter ici ou là, en fonction des ordres supérieurs, les hommes, c'est-à-dire les troupes chargées d'un secteur, les approvisionnements de tous ordres : munitions, ravitaillement alimentaire, équipements divers. Pour cela, je disposais d'un camion G.M.C. ; c'est-à-dire que celui-ci devait être en bon état de marche et prêt au transport, sur ordre, à toute heure du jour ou de la nuit. Les missions pouvaient comprendre tantôt plusieurs véhicules, tantôt un seul. Dans ce dernier cas, j'étais seul responsable ; autrement, un sous-officier ou un officier, selon l'importance du convoi, avait la responsabilité d'exécuter la mission à lui confiée.

1. Corps Expéditionnaire Français.

J'ai donc dû participer à toute la campagne d'Italie des rives du Garigliano aux environs de Sienne. Dans la deuxième quinzaine de juillet 1944, la Division reçoit l'ordre de descendre de la région siennoise vers Naples, en réalité vers Alba Nova, où nous avions stationné avant l'attaque du Garigliano. Nous connaissions donc cette région. Pendant plusieurs jours, notre seule tâche a été de remettre en état nos camions : les nettoyer, les bichonner jusque dans leurs entrailles ; vérifier que tout allait bien, aussi bien pour le moteur que les trois ponts (un à l'avant, deux à l'arrière), les suspensions, les roues. Ceci a pris bien sûr du temps ; mais il en restait assez pour sortir vers Naples ou les environs : Pompéï, Herculanium, Sorrente, Capri. Au repos, il nous arrivait souvent de voir passer au-dessus de nos têtes des dizaines et des dizaines de forteresses volantes filer en rangs serrés vers le Nord ; j'étais pour ma part assez heureux que les Allemands, soldats ou civils, puissent connaître, par un juste retour des choses, ce que nous avions connu naguère, du temps qu'ils dominaient sans partage le ciel et qu'ils écrasaient les Français, les Belges, les Hollandais, les Polonais, les Grecs ou les Soviétiques. J'avais bien conscience qu'à notre façon nous participions à l'écrasement de l'affreuse bête nazie et de la barbarie qu'elle représentait. encore n'avions-nous pas tout découvert (je devrais dire, n'avais-je pas tout découvert).

Et puis un jour, aux environs du tout début d'août, le commandement de compagnie m'annonce que je suis détaché au bureau de la compagnie pour un temps et que j'y étais affecté comme secrétaire : pourquoi ? Pour la raison que j'étais étudiant et que je savais taper à la machine. Me voilà donc transformé pour un temps en conducteur-secrétaire de 2^e classe, participant donc à l'activité de scribe au lieu de dévorer la route. De ce jour, mes journées et une partie de mes nuits sont consacrées à enregistrer en 18 exemplaires chacun des véhicules de la compagnie ou de l'escadron. Il fallait donc taper à la machine sur de états spéciaux, la liste des camions, des camionnettes, des jeeps, leurs caractéristiques ; à cela s'ajoutait tout le matériel dont la compagnie et l'escadron étaient dotés, l'armement (arme par arme, les quantités de munitions) dont disposaient les hommes, la compagnie et l'escadron. Enfin, tous les véhicules étaient chargés à ras bord d'un important matériel ou d'armement : celui que possédait la division : les états spécialisés devaient donc prendre en compte tout cela, j'allais dire à un « bouton de guêtre » près. Faut-il dire que ce travail d'inventaire, très fastidieux, a exigé des heures et des journées ? Faut-il dire aussi que les états ne devaient comporter aucune erreur ; je ne compte donc pas le nombre d'états qu'il a fallu retaper de bout en bout sur des machines à écrire à grand chariot parce qu'une erreur s'y était glissée (aucun des conducteurs secrétaires n'était un professionnel de la dactylograohie).

Enfin un beau soir, la tâche a été terminée ; au petit matin, le chef d'escadron, le commandant Dulau (nous l'appelions Dudule), un Landais, sec et osseux, nous réunit sur l'esplanade, en réalité un bout de champ de maïs

dénudé, pour nous annoncer officiellement avec sa pointe d'accent que nous allions quitter l'Italie. Nous savions cela depuis pas mal de temps ; en réalité depuis que nous avons été consignés dans nos cantonnements ; et mon travail de secrétaire m'avait confirmé, sans équivoque, notre prochain départ. Je savais aussi que les Américains seraient de la partie, car de nombreux inventaires étaient destinés à l'état-major américain, en plus des états-majors français (Division ou Corps d'armée). Dudule nous annonce donc que la division embarquera à Naples à partir de l'après-midi ; les camions et les autres véhicules de la compagnie seront embarqués à part. Il nous informait aussi que nous débarquerions en France (pour moi, il était évident que ce serait le Midi, mais où ?) ; il nous demandait d'être attentif aux malheurs et aux souffrances endurés pendant plusieurs années par les Français que nous allions retrouver d'ici quelques jours : ils n'avaient pas toujours mangé ; l'occupation allemande avait été particulièrement terrible (je savais depuis longtemps par la B.B.C. écoutée à grand peine à Alger de juin 1940 à novembre 1942 les exécutions d'otages et de résistants auxquels Vichy avait (parfois ? souvent ?) prêté la main. Comme Français Libres, comme gaullistes donc, il nous recommandait d'être généreux, de donner ou d'offrir sans compter ce que nous possédions à ces hommes et à ces femmes ou à ces adolescents. Dudule insistait beaucoup sur la générosité qui constituait une donnée majeure : ces Français libres, gaullistes, devaient donc donner l'exemple dans tous les domaines. Le chemin avait été long pour certains d'entre nous, soulignait-il, puisque la compagnie et l'escadron comptaient des anciens de Narvik et de Londres.

J'étais heureux, comme gaulliste de contribuer, pour ma petite part, à cette libération de la France et à la fin de Vichy : j'avais souffert comme Français-Juif des lois de l'Etat Français en même temps que toute ma famille la plus immédiate (père ; frères chassés des écoles qu'ils fréquentaient jusque-là). J'avais donc mon compte à régler avec Vichy. Une fois Dudule parti, nous avons préparé notre départ ; en réalité, les camions étaient prêts depuis plusieurs jours. Chargés à ras bord, nous quittons Alba-Nova pour Naples que nous traversons du nord au sud et nous arrivons au port. Des bateaux de débarquement attendaient à quai les véhicules dont les tuyaux d'échappement avaient été prolongés d'un tube coudé qui se terminait à 1,50 m ou 2 m de hauteur. J'ai donc embarqué l'un de ces camions soigneusement arrimé et calé à l'intérieur du landing-craft. Une fois le bateau rempli, je me suis dirigé vers le lieu de rassemblement désigné. Après avoir attendu pendant deux ou trois heures, nous avons été embarqués sur un superbe paquebot polonais qui dominait de toute sa hauteur tous les autres bateaux entassés dans le port. Une flotte impressionnante dans le port lui-même et surtout dans le golfe est là, sous nos yeux. Notre compagnie reçoit un certain nombre de cabines aménagées ; à peine l'embarquement est-il terminé que notre bateau lève l'ancre et se joint à l'immense convoi qui stationne dans le golfe. Des navires de guerre, torpilleurs, contre-torpilleurs, destroyers, qui tournent tous

lentement et nous encadrent. A la nuit tombée, l'ensemble quitte Naples. A bord, des parties de cartes s'engagent : les Arméniens, Syriens et Libanais de notre compagnie sont les plus acharnés, comme toujours, au 421 ou au poker ; des billets sortent, s'entassent, passent de l'un à l'autre. Des cris, des interjections, des menaces aussi et des insultes jaillissent ; la passion du jeu est à fleur de peau parmi eux. Je circule sur les différents ponts et pars à la découverte du bateau avant de regagner ma couchette ; le ciel est limpide, illuminé par une très belle lune. Des tas de souvenirs littéraires me reviennent, un peu déplacés dans ces heures que nous vivons.

Au petit matin du 15, déjeuner à l'américaine avec un infect ragoût de haricots blancs aux saucisses, des tartines de ce pain de mie anglo-saxon, pâle et insipide et bien sûr du thé ou du café. La journée, très belle, s'étire ; la mer est calme et je retrouve cet admirable bleu si profond de la Méditerranée ; de temps à autre, un ou deux tropilleurs ou destroyers sont là, à droite ou à gauche. A un moment, je note que l'un d'eux arbore le drapeau italien : j'avais presque oublié que l'Italie était entrée en guerre contre la France en juin 1940 et qu'en septembre 43 elle avait demandé et obtenu l'armistice, tandis que Mussolini s'était enfui vers le nord. Sur la fin de l'après-midi, nous passons dans le détroit de Bonifacio, entre la Corse, à droite et la Sardaigne à gauche. S'il n'y avait sur ce paquebot des centaines et des centaines de soldats, des mitrailleuses et des armes anti-aériennes, et autour de nous des navires de guerre et d'autres transports de troupes, je pourrais croire qu'il s'agit d'une croisière en Méditerranée. Cette idée folle s'efface rapidement, j'apprends que le débarquement en France est prévu pour le lendemain, à l'aube.

Effectivement à 3 h du matin nous sommes réveillés et après avoir pris un petit déjeuner semblable à celui de la veille, nous sommes rassemblés sur le pont ; on nous donne quelques ordres : placer nos armes individuelles au-dessus de la tête une fois que nous serons sortis du navire de débarquement, être attentif aux indications de passage libre. La nuit disparaît rapidement au moment où le paquebot ralentit : nous sommes au milieu d'une baie ? d'un golfe ? dominé par des montagnes abruptes et couvertes de pins. Des avions tournent au-dessus de nous (amis ? ennemis ? apparemment amis) ; d'autres bateaux sont là, devant, derrière, à droite, à gauche. Je distingue bien des casemates et des batteries plantées dans la montagne ; elles sont silencieuses, même si l'on entend de temps à autre, au loin, le bruit de coups de canon ou de mitrailleuses. Une péniche de débarquement se range à gauche de notre paquebot ; nous descendons par une échelle vers le fond de la péniche, chargés comme des mules : notre sac bien sûr, plein de vêtements, de quelques vivres ; la ceinture-cartouchière à laquelle pend la baïonnette nous enserre ; et cet immense fusil américain qui ne doit pas être au contact de l'eau. J'ai de la peine à marcher avec aisance et je me dis que n'importe quel tireur bien placé pourrait nous descendre mieux que des lapins, avant que nous ayons fait le moindre geste. Le soleil se lève ; la mer est

merveilleusement calme, toute transparente. La péniche de débarquement (*landing craft*) quitte le paquebot et se dirige vers le rivage. A 20 ou 30 mètres, l'avant se rabat vers le fond de la mer ; nous sortons le plus rapidement possible et nous nous dirigeons vers la plage², à travers un chenal balisé de barbelés derrière lesquels se trouvent des mines ; lorsque j'arrive sur un sable relativement sec, je vois le corps d'un jeune soldat (Américain ? Français ?) qui a dû sauter sur une mine : son visage est sur le sable, ses bras sont mollement lancés vers l'avant ; la guerre est – hélas ! – finie pour lui et pour toujours. J'avance sous un bois de pins qui descend jusque vers la mer ; je me retourne ; le *landing craft* est reparti chercher encore sa cargaison de soldats. Le soleil est maintenant levé ; la journée sera belle et chaude.

A la sortie du bois, je me trouve devant un champ de vignes, miné semble-t-il également. Je m'arrête avec quelques camarades et nous attendons. Une heure, peut-être deux, peut-être davantage, que la compagnie soit rassemblée. Puis nous sortons des vignes et nous allons récupérer nos camions qui repartent au premier coup de démarreur. Départ, donc en direction du Luc. A la tombée de la nuit, je rencontre mes premiers Français : « Bonjour » ! disent-ils. Ils sont heureux, nous aussi ; ils nous demandent, sans aucune gêne, des cigarettes, du chocolat. J'en donne d'autant plus facilement que je fume peu ; j'offre le paquet de cigarettes en entier. Plus tard et après expérience, je ne donnerai que cigarette par cigarette, pour éviter de faire des jaloux. Je n'ai pas le temps de nouer conversation avec eux ; ce sera pour plus tard. Nous repartons immédiatement et à la fin de la journée, la compagnie s'arrête dans une pinède magnifique ; j'entends les cigales, je lève la tête et je regarde le ciel ; il est magnifique et me rappelle certaines nuits de Tripolitaine. Nous resterons dans le bois un peu plus d'un jour avant de reprendre la route vers l'ouest ; alors que je pensais que nous irions vers Toulon ou Marseille, la compagnie reçoit l'ordre de foncer au-delà du Rhône. Ce que nous ferons.

Entre-temps, nous avons pris contact avec les Français : il demandent certes des cigarettes, du chocolat, du chewing-gum, quelquefois du café ou du thé, mais sans excès. Ont-ils souffert ? Ils le disent, mais sans s'étendre ; j'observe leurs visages, leur allure, mais les choses vont trop vite pour avoir le temps de fouiller et de les faire parler. Et puis, que diront-ils ? J'ai conscience comme Français libre et comme gaulliste d'avoir choisi clairement mon camp ; je découvre cette Provence que je ne connaissais que par les livres : ceux de Mistral et de Daudet et surtout ceux de Giono qui m'avait fasciné lorsque je l'avais découvert en 3^e au lycée d'Alger ; je voulais retrouver ses odeurs telles qu'il les avait notées, celle des pins par exemple chauffés au soleil, la lumière pure, intense et transparente, la couleur et l'équilibre des paysages que j'ignorais et qui me ravissaient ; enfin, je sentais

2. Il s'agit de la plage de Cavalaire.



Scènes du débarquement des troupes françaises de la 1^{re} Armée, sur les plages varoises, les 16 et 17 août 1944. (Références : E.C.P.A. CTT 6756 et TER 5936.

que la vision de Giono était exactement celle que j'avais. J'étais heureux de retrouver par le hasard du débarquement, ce qui avait hanté mon adolescence.

Après quelques jours, le débarquement était derrière moi ; nous avons beaucoup travaillé pour que l'opération se déroule sans accroc. Effectivement, tout s'était bien passé ; notre compagnie, notre escadron étaient tels qu'ils étaient en Italie : même camarades, mêmes sous-officiers, mêmes officiers. Mais nous étions désormais en France ; nous prenions notre revanche sur les nazis et pour moi comme pour d'autres camarades, cela n'était pas mince. Il fallait désormais aller jusqu'au bout ; je le savais. Je ne veux pas dire que ce métier de militaire me plaisait, non. Je me sentais terriblement civil, jeune étudiant ? Oh ! à peine, pris dans cette guerre que j'acceptais parce qu'il fallait détruire le nazisme, même si je me sentais profondément pacifiste. La découverte de la Provence, — c'était mon deuxième contact avec la France comme pied-noir, — s'ajoutait à celles de la Tripolitaine, de la Tunisie, de l'Italie et cela, pour un garçon de 22 ans, n'était pas rien.

André NOUSCHI.

Note : Ce récit a été rédigé plus de 41 ans après le déroulement des faits ; j'ai tenté de donner à travers mes souvenirs personnels, sans l'aide de notes contemporaines, un exposé de ce qu'a vu et accompli un garçon de 22 ans, étudiant d'histoire à l'Université d'Alger, conscient de l'importance des événements vécus par lui. Je n'ai pas cherché à valoriser ou à enjoliver mon expérience de la guerre. Celle-ci a été celle d'un adolescent, attentif aux événements depuis 1934 ou 1935, orienté politiquement à gauche, ayant dû subir les lois anti-juives de Vichy dans une Algérie où l'antisémitisme a prospéré à partir de 1940, pratiquement dans tous les milieux. Heureusement dans les années de nuit, certains universitaires tenaient un autre langage : parmi eux, Joseph Garoby, professeur agrégé d'histoire au lycée Bugeaud, Jean Alavoine, professeur agrégé de philosophie également au lycée Bugeaud et Louis Gernet, Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université d'Alger. Leur pensée m'a souvent accompagné dans ma vie de soldat.